

## Trou de mémoire (extraits)

Hubert Aquin

Volume 8, numéro 5-6 (47-48), septembre–décembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30083ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Aquin, H. (1966). Trou de mémoire (extraits). *Liberté*, 8(5-6), 46–56.

## *trou de mémoire*

*(extraits)*

J'étonne, j'éblouis, je m'épuise. Au lieu de me mettre à écrire avec suite et un minimum d'application, je tourne en rond. Je ne fais absolument rien : je me contemple avec une sorte d'ivresse. J'existe, il est vrai, avec une telle intensité que je ne suis plus capable de rien faire d'autre. Je n'en reviens pas. Je viens de commencer un roman infinitésimal et strictement autobiographique dont il me presse de vous livrer — j'ajoute froidement : cher lecteur . . . — les secrets et de vous raconter (bon, après tout, au point où j'en suis) les péripéties hostiaques. Le roman d'ailleurs c'est moi : je me trouble, je me décris, je me vois, je vais me raconter sous toutes les coutures, car, il faut bien l'avouer, j'ai tendance à déborder comme un calice trop plein. Vraiment, je sens que je bave et, pour cette raison même, je choisis illico de m'épancher. Ce qui m'inquiète ce soir, c'est que j'en ai trop pris. Cinq c'est trop. Je tire présentement sur la fin du quarante minutes qu'il faut compter, après l'absorption pour sentir les effets recherchés, sans tenir compte des effets secondaires (affaissement rénal, hyposalivation, etc . . .) qui au demeurant ne m'intéressent pas du tout. Plus encore : je m'en balance avec une désinvolture impayable. Ces fameux effets résiduels — la petite touche de calcification qui chaque jour incline vers la sénescence qui, Dieu merci, n'est pas pour ce soir —, je sais que je vais les oublier comme jamais on a oublié dans toute l'histoire du stress mondial des origines à nos jours. Déjà, je me sens comme hissé graduellement au-dessus de la crête des effets toxiques. Je suis propulsé vers mon apogée silencieuse par une décharge d'air chaud qui me donne froid dans le dos. La trêve se rompt : le liquide archi-pyrétique de la vie m'inonde avec une violence qui me fait jaillir à tout coup même si je suis habitué à cette violence intime et même si, avec le temps, je devrais me sentir à l'abri de son cher choc secret. A tout coup, la magie m'agite et me fait déflaconner de jouissance. Infaillible, oui je suis infaillible en cela que je pars à tout coup. L'allumage se fait selon des lois strictement invariables et ces mises à feu, souvent répétées, constituent la preuve que non seulement les lois des

corps purs sont invariables, mais que moi aussi, dans ma chair et dans mon corps, je ne varie pas. Les effets secondaires me font penser à la faute originelle qui encombre l'entre-deux-cuisses des gens sans instruction. Mais moi, les effets secondaires, c'est le dernier de mes soucis. Seul m'importe de partir invariablement. D'ailleurs, je le sais et je ne m'en cache pas, je suis parti. Il n'y a plus aucun doute, ni la moindre raison d'en douter : je suis présent d'une présence réelle, je suis comme jamais un homme n'a été. La qualité du bien-être qui m'habite tient de la luxure plus encore que des dérivés nosologiques du bien-être. Je suis vaincu, rien ne bat ma puissance folle. Je n'en reviens pas. Décidément, je suis parti, mais complètement parti. Cinq c'est vraiment trop : l'habitude n'amortit pas le jump insensé qui me gagne et me fait toujours gagner. Oui, je crois que j'ai dépassé la mesure : cinq c'est intenable. J'ai l'impression de me déplacer dans l'espace anti-G, mû par quelque Stromboli dont le système de refroidissement à eau, en circuit fermé, vient de se bloquer; trop tard pour contempler les manomètres, je surchauffe à mort. La poussée me déporte à une vitesse incomptable. L'important est de rester assis tranquille — si l'on peut dire — et de m'occuper, sinon je risque de faire une grande trouée dans le plafond. Je me cramponne solidement à la feuille de papier et je tente, avec des gestes doux, de rester rivé à mon fauteuil suédois; mais ce n'est pas facile. On a beau dire, j'en connais d'autres, enfin . . . je voudrais bien les voir à ma place. Ce n'est pas si drôle. Par moments, je suis pétrifié : je me sens décoller comme un immense Néanderthal à trois étages, à peine ficelé à son appui-coude. C'est vertigineux. Cinq c'est sûrement un de ces fameux chiffres sacrés : sacré, je le suis, car je flambe sur place aliéné dans mon incandescence pyrophorique. L'important est de me taire. Garder silence, ne rien décréter, ne pas proférer d'oracle, ne pas lier conversation, ne rien lier avec personne tant que je me consume, intouchable, dans ce périmètre d'in vraisemblance. Me taire, ah oui ! me taire à tout prix, car je profuse comme une grenade incendiaire, j'éclate de partout, je vésuve de plus en plus, je m'inquiète. Le roman; il n'y a que ça pour m'imposer silence et me distraire de ma perfection. J'écris, je raconte une histoire — la mienne —, je raconte n'importe quoi; bref, j'enchaîne, je cumule, je gaspille les effets secondaires, qu'importe ! Pourvu que je ne parle pas, pourvu que je résiste . . . Parler, me perdrait, car je finirais,

chargé à bloc comme je le suis, par m'épancher en rafales et par raconter, n'y pouvant plus tenir, que j'ai tué. J'ai tué, oui ! Que je le copie cinquante fois et cent fois, de gauche à droite, verticalement et en diagonale, sur mon vélin supérieur, mais que je ne le dise pas, car on s'empresserait de chercher un complément direct à mon aveu; et s'il fallait qu'on me questionne à ce sujet, j'aurais une de ces démangeaisons de faire des phrases, de raconter des paraboles et puis de les expliquer, je me ferais un plaisir de parler parler parler avec une loquacité de lance-flamme. Je le sais : je suis présentement sous le Dunkelschock décrit par le célèbre professeur Delamare dans son ouvrage « La pharmacologie dynamique ». Dynamique vous l'avez dit professeur ! Véritable corps glorieux, je suis ma propre fulguration. La gloire, je sais ce que c'est : j'en fais l'expérience savoureuse chaque fois que j'ai recours aux dragées totales en fin de journée. La gloire me connaît et je la connais comme le vicieux chaque nuit sait reconnaître son propre plaisir dont la brièveté, hélas, devrait l'incliner à en espacer la venue. Mais la gloire c'est une plénitude qui dure, l'orgasme qui n'en finit plus de me faire éclore dans une mousse mentale absolue. Ecrire un roman parfaitement désarticulé, c'est encore ce que je peux faire de mieux dans mon état puisque je n'ai personne à tuer pour le moment. Chère Joan . . .

Si elle m'observait, ce soir encore, elle trouverait le moyen d'être malheureuse en proportion inverse de mon transport comme pour m'empêcher de galoper seul sur mon cheval arabe. (Tiens : sur le plan clinique, je ne puis m'empêcher de noter au passage une tendance accusée à la verbigération — tous les chevaux sont arabes, et —, cf : Derobert, « Les psychotoniques », p. 144) Me taire, ne pas décrocher le combiné du téléphone si la sonnerie se fait entendre. Fort heureusement, personne ne doit me joindre par téléphone à cette heure tardive : il est minuit dix. Si, par impossible, Joan apprenait que je l'ai tuée, elle aurait beau jeu de porter mon intervention sur le compte de quelque toxicomanie, voire même de mon option séparatiste. Chère Joan, elle est impayable : elle expliquerait tout par le cri de la race et se croirait du coup digne de figurer au fichier central des victimes d'attentats idéologiques. Une jeune fille plus ou moins anglaise qui ne meurt pas de mort naturelle a tout de suite le réflexe posthume de mettre sa mise à mort sur le dos des « natives ». Il y a tout de même une limite à tout politiser; et je vois mal un avocat, en Cour du

Banc de la Reine, excuser le crime de son client en invoquant son penchant accusé (... fou braque !) pour le séparatisme, d'autant plus que les éditorialistes parlent de la crise séparatiste au passé défini, comme d'un printemps mort. Donc, en tant que tueur séparatiste, j'aurais opéré hors-saison, à taux réduits et sans même me préoccuper de faire coïncider mon crime idéologique avec un accès de terrorisme. Non vraiment je ne suis pas déphasé à ce point. Disculpation séparatiste, hors d'ordre. Objection maintenue. Merci votre Seigneurie, et j'en profite pour faire remarquer à mon honorable collègue (saoûl mort, il est vrai) que la jurisprudence ne tient aucun compte de l'irrédentisme des Tobriands, pas plus que des tendances maniaco-séparatistes des australopithèques ou des caves. Il faut mettre un terme aux droits des indigènes et considérer comme meurtres qualifiés les sacrifices humains qui font partie de leur héritage folklorique. Votre Seigneurie, qui êtes aux cieux, je n'ai pas tué Joan; pourtant, elle est morte. Son corps, déjà raide, sera découvert demain matin vers sept heures et demie au laboratoire de microbiologie de l'Université McGill, au Redfern Ward. C'est dans ce laboratoire surpeuplé que Joan et moi avons fait l'amour si souvent après les heures de travail et sous le regard curieux des singes Rhésus, fascinés par notre étreinte longue, haletante, compliquée : humaine.

Cinq d'un coup, d'un seul geste incroyable, d'une seule lampe : je n'ai pas fini de soleiller dans tous les sens et pour rien. Les amines surchauffées explosent en moi, m'irriguent, moi Sahara brûlant, de leurs rigoles serpentes et me fécondent, milligramme par milligramme, comme l'eau le sable. Avaler n'a rien de révolutionnaire : c'est la posture buccale régressive par excellence. Geste féminin entre tous, avaler ne me féminise pourtant pas; au contraire, dirais-je, l'homme prouve sa supériorité par la pharmacopée. Si je n'avais pas découvert ma voie dans la pharmacie, si je n'étais pas devenu pharmacien, j'en serais réduit à n'être qu'un pauvre type dont la fréquence de désir animal et la force de frappe sexuelle délimitent sa seule aventure possible et sa zone d'influence. J'ai compris, moi. Les grands baiseurs d'Images et les grands fourreurs devant l'Eternel existent peut-être, mais selon les mêmes proportions ségrégatives qui régissent la consécration des chefs-d'oeuvres par rapport aux oeuvres plates. Le sexe, ce n'est pas une vie — sinon pour les forcenés ou les

zombies, qui, comme chacun sait, reviennent, mais ne viennent jamais ! C'est plus sûr comme ça; en tout cas, on n'a jamais entendu parler de zombie lassé ou tout simplement désenchanté. Ils reviennent toujours : c'est la preuve même qu'il faut revenir et non pas venir. Ce qui est bon pour les zombies est bon pour moi et il y a belle lurette que j'en reviens du coït parlementaire du pouvoir avec l'opposition, de ce qui peut avec ce qui n'en peut plus. Il faut zombifier à mort la chambre basse du Bas-Canada et tout faire sauter. Maudite machine ! J'ai beau lui enfoncer les caractères romains avec doigté, elle me résiste.

Cette patente infernale me freine : ce qu'il me faudrait, c'est une IBM électrique dont chaque caractère éclate sous le seul effleurement de ma pensée gantée et avant même que mes phalanges n'approchent les petites touches. Ecrire avec le vent que je déplace et manoeuvre avec mes doigts : avoir du souffle en soufflant sur ce clavier impossible qui seul correspondrait au côté nescafé de ma poudre de bave. Un rien la ferait germer, un rien la liquiderait en mots pour que je cesse de penser à Joan et que j'en finisse avec cette crainte malade qui me tenaille de tout avouer au premier venu, fut-il un interlocuteur valable. Je suis le tout-puissant.

Inutile de chercher ailleurs et, surtout, ne vous cassez pas la tête pour expliquer mon récit et n'allez pas chercher à comprendre l'intrigue charpentée que j'essaie vainement de comprendre moi-même avant de l'édifier. En dépit d'un frein aérien muni d'un clavier français fabriqué en Ontario, j'éprouve encore — Dieu merci — la gloire fumante dont je ne suis pas le symbole, mais l'incarnation souveraine pour ne pas dire la dernière. Le soleil n'est qu'un imposteur; il me plagie chaque jour. Mais un de ces bons matins brumeux, je vais lui lancer mon bref de certiori, car il y a un hostie de bout à tolérer les plagiaires et les faussaires, surtout quand ils font mine de se mouvoir selon les élucubrations de Copernic. Le soleil (le faux) peut toujours tomber — entraînant le jour dans sa chute —, il peut même recommencer son manège en forme de cercle vicieux. Il ne trompera pas indéfiniment l'humanité scorbique. Le soleil c'est moi ! Oui, moi moi moi et seulement moi ! Oui c'est moi le pur flambeau astral, le centre de toutes les conférences au sommet, le petit sphynx incognito qui s'affale dans son fauteuil suédois quand vient la nuit blanche. La rumeur veut que le soleil aille se coucher; or, c'est faux, archifaux — et je suis bien placé pour le savoir ! Le soleil paqueté

mais dextrogyre ne se couche pas. Il mène une double vie — j'en sais quelque chose. Le soleil ne se couche jamais parce qu'il a trop à faire. A l'instant même, l'astre clandestin écrit un ouvrage cochon et autobiographique; facile, me direz-vous, d'écrire quand on est soleil . . . Mais ce clavier nullement électrocuté, ces frappes plombées qui s'emmêlent en diphtongues strictement allo-gènes, ces efforts du bout des doigts, je vous jure : il y a de quoi noircir le disque inflammatoire ! Et puis ce n'est pas si facile qu'on pourrait le croire, au premier abord, d'être soleil : briller, se lever à l'aube, se coucher à l'heure des poules, tourner en rond — cela, j'en sais quelque chose —, c'est une vie de chien !

La poussée sexofuge se diffuse à mes propres extrémités. Ainsi tout en moi, même l'hésitation, devient érectile. La zone érogène, sous l'effet psychopompe, se déplace avec rage. J'éprouve un frisson global et indifférencié. Cinq c'est trop. Joan, mon amour, je t'ai tuée; je t'ai tuée, je t'ai tuée, je t'ai tuée . . . Je t'ai brûlée à ma façon comme un soleil occulte. Il a fallu que je t'effleure pour que tu rendes le souffle. Oui, je t'ai tuée. Je suis affreusement clair; je terrifie et je me sens désolé. Ce n'est pas facile d'être astre et symbole, et d'être placé au centre de ta constellation, mon amour. Je brûle, j'immane, je frôle, je ne possède jamais. J'ai frôlé Joan, femme blonde et douce. Je veux m'étonner et je n'en finis plus de réussir, bien que j'aie franchi depuis longtemps le seuil de la mithridatisation et de l'ennui. La seule explication à cela, c'est que je suis investi d'une puissance d'étonnement et d'une faculté d'invention bien au-dessus de ce qui est moral. Ma santé réside en ma capacité organique de métamorphose et de choc : je suis, à moi seul, une vivante et interminable pentecôte. Joan, chère apôtre, avait un si joli cou, blanc, livide, gonflé par la pulsion de la carotide à fleur de peau. J'aime la fleur de peau, *floria noctua africanis*, espèce infuse entre deux rives jalouses qui, par leur convergence crapuleuse, égorgent la fleur aquatile et fugace qui n'est déjà plus là quand le lit se referme, mais court plus loin vers la bouche d'ombre de la Bénoué. J'aime la fleur fantôme de ta gorge, fleur fragile que j'ai effleurée l'autre nuit et dont le calice démembré s'effrite en tournoyant sur lui-même comme une feuille morte. Rien n'est plus beau que ce voile de chair qui recouvre la gorge jaillissante d'une femme qu'on invente de seconde en seconde, hésitant méthodiquement entre deux caresses d'appropriation dont l'une des deux ne peut être qu'ul-

time. Joan est morte égorgée de plaisir — en quelque sorte — et gorgée de noir, nue cette fois devant les singes qui ne la reconnaissent plus parce qu'elle ne portait pas sa chienne blanche. Elle gît encore au milieu de cet habitacle indigne, blanche et nue, exsangue, elle qui avait rougi de toutes les rougeurs devant le même congrès international de singes à vaccin devant qui nous avons fait l'amour combien de fois, pauvre amour. Tu ne bouges plus maintenant; ton corps mystérieusement immobile n'est plus parcouru par les secousses et les convulsions qui, invariablement, faisaient hurler les singes en chœur. Je me souviens de ce cri strident qui jaillissait de tous les coins du laboratoire, comme pour scander l'orgasme de Joan et aussi le multiplier en décibels jusqu'à ce que le module de son plaisir, ponctué d'ultra-sons, engendre mon spasme et mon cri de mort. Pauvre amour, je t'ai laissée seule dans cette jungle sonore, seule et toute nue, morte à jamais au milieu de ces bêtes pré-darwiniennes.

Il faut bien que ces Macaque Rhésus soient des fins d'espèce pour ne pas se mettre à parler, tout d'un coup, demain matin à sept heures et demie quand l'appariteur aura son infarctus en découvrant le corps que j'ai laissé à l'endroit même où nous nous sommes étendus pour nous aimer. L'éloquence du corps nu de Joan devrait soudain les faire accéder à la parole humaine — sans autre protocole — et les conditionner à réinventer les mots d'amour qui ne sortiront plus de la bouche de Joan. Mais s'ils retrouvent, par une folle accélération de l'histoire, les mots d'amour que nous échangeons devant eux (et depuis la première fois où j'ai pénétré dans leur sanctuaire), ils seraient bien capables, du coup, de trouver les mots qu'il faut pour me dénoncer à la police et décrire avec minutie les derniers moments de Joan, sans oublier ma présence à ses côtés et mon départ solitaire. "Pierre, you choque me..."; je m'en souviens maintenant. Joan a proféré ces quelques mots les paupières déjà closes, alors même que je prenais une ultime précaution. Justement, cela nous ressemble : quelques mots anglais — les derniers ! — précédés de combien de conversations où nous passions, chacun son tour et pas toujours dans l'ordre, d'une langue à l'autre. Décidément ces singes pollués ont raté leur dernière chance d'émerger dans l'historicité et dans les annales de la Police de Montréal, en devenant bilingues du jour au lendemain pour décrire la scène d'amour dont ils ont été les voyeurs orgastiques cette nuit même (hier soir déjà) entre

dix heures et onze heures quarante-cinq — quinze minutes plus tard, j'aurais été obligé de signer mon nom sur le registre du gardien de nuit qui n'aurait pas manqué, anthropoïde, de s'en souvenir ! Conclusion : si je ne reçois pas la visite de ces messieurs de la Brigade criminelle demain matin, c'est que les adorables petits singes n'ont pas parlé ou bien qu'on n'a rien compris à leur baragouinage bilingue. Les policiers, c'est connu, ne prennent jamais les singes au sérieux. Donc, je suis couvert : ma flamme intérieure peut continuer d'inventer un dôme superlatif qui me tient lieu d'écorce cérébrale. Je m'épanouis selon un modèle antique de temple byzantin où repose, sous les dalles fraîches du croisillon, le corps immobile de Joan. La poussée douce des seins sur la poitrine d'une enfant morte me résume tout entier et m'inonde d'une lactation apocryphe. Lancé en pleine fugue, je décris l'arc immense d'un mausolée qui abrite la dépouille mortelle de Joan. La fêlure vient de se produire. Une seconde de trop dans cette pensée fait craquer de toutes parts le bel édifice qui me surplombait. Joan me hante. J'ai peur. Ce corps désemparé qui repose dans son cercueil tropical, au milieu même de ma fausse joie, je me souviens qu'il porte un nom et la marque indélébile de mon étreinte. J'ai tué Joan; je l'ai bel et bien tuée avec une préméditation proportionnelle au désir qui me hantait, juste avant, de perforer la grille humide de son ventre. Meurtre qualifié par le désir qui l'a honteusement précédé . . . Joan !

Dans mon cours, mardi matin, j'ai dit non sans appuyer sur chaque mot que « le penthotal et ses frères sont à double visage; bienfaits de la science, ils peuvent aussi servir au pire mal ». J'ai piqué cette métaphore du double visage dans *Forgue*, « Précis d'Anesthésie chirurgicale » — mais je n'ai pas donné la référence, bien sûr. Dire comme ça à l'avenant « le penthotal et ses frères », c'est proclamer ni plus ni moins que je me considère comme un frère du penthotal — pain total ! —, pour ne pas dire son double. Cette poudre blanche, instable à l'air, scellée dans une double ampoule pour ne pas qu'elle s'altère, cette poudre blanche pareille aux neiges innombrables dont je m'ennuie, j'aimerais l'avoir inventée. Mais hélas, j'avais tout juste quinze ans quand un certain Abbott (un génie) m'a volé la formule secrète du penthotal, sans le vouloir bien sûr. Cette découverte me revenait puisque, par cette poudre, en elle et scellé moi aussi par l'ampoule, je me suis introduit secrètement, sous les espèces

poudreuses de la mort, dans le corps rassasié de Joan. Le charme de cette poudre hypnotique réside moins dans sa toxicité à doses massives que dans la chronométration révolutionnaire avec laquelle elle fait passer de la narcolepsie à la mort. Le découplage s'accomplit implacablement : le remède déprime agit à la façon d'une onde de choc, faisant rétrograder son consommateur d'une somnolence douce à la chute phosphatée dans le coma et la mort prochaine, pour ne pas dire inévitable. Ainsi, la poudre basilaire me paraît avoir la force d'une évidence : elle me donne une certitude et, par le fait même, m'exempte de douter interminablement de tout. Je sais que ce corps blanc et laiteux ne me trompera jamais : c'est un agent parfait, un frère. A forte dose, je tue moi aussi. Oui, je tue doucement, par une progression narcomorphe, qui m'absorbe et je le conduis ainsi vers l'amnésie absolue dont je vis présentement le brûlant contraire. L'afflux désordonné de tant de souvenirs à ma conscience m'induit en un surmenage de mémoire et me gratifie de récapitulations et de tropes dont l'accumulation, depuis quelques minutes, me fait basculer dans une dialectique de remords et de fou-rire. Je suis sous l'empire d'une véritable ivresse mnémogène : tout ce que j'ai fait depuis quelques heures me revient et me saoule. J'ai mal au coeur soudain, je titube, l'oeil vitreux, sur le corps rigide de Joan qui repose devant moi, sans cesse, dans un flou optique qui me donne le vertige et me donne envie de vomir. Vomir, oui comme ça ferait du bien : vomir d'une seule vomissure toute cette bave de souvenirs trop frais qui m'est restée sur l'estomac et m'empoisonne . . .

Minute de silence. J'essaie de récupérer après ce coup de terreur qui m'est arrivé : peu de chose il est vrai, mais comment m'expliquer ces coups frappés à la porte ? Comment ? Passé minuit, on ne frappe pas ainsi à la porte des gens ; l'heure des visites est outre-passée depuis longtemps. Sur le coup, j'ai frémi de peur : c'est comme si le poing fermé qui s'abattait sur le vantail, par groupe de trois coups, m'en voulait. Je n'ai pas ouvert. Ai-je entendu des pas s'éloigner à la fin ? Je ne sais pas au juste : je suis peut-être en train de devenir crackpot, comme aurait dit Joan . . . Complètement craqué et dans le pot-au-noir — vase absolu de noirceur, océan de bile sur lequel j'improvise un naufrage. Christ de calvaire en bois d'époque ; et toute une barge de christ reboisés et un chapelet de christ enclulés

et un saint rosaire que j'égrène, goutte à goutte, comme une éjaculation de Chinois ! Je ne veux plus repenser à l'énergumène (un hostie de presbytérien encore !) qui est venu frapper les trois coups de destin sur le frontispice relâqué de ma porte. Je l'empalerais avec une défense d'éléphant en ivoire dentelé. Et foi de scout, je lui achèterais un poisson à scie pour qu'il aille se rachever ailleurs que sur mon seuil. Cette visite impromptue m'a complètement désaintciboirisé : les quatre super-réactés bio-chimiques que j'ai avalés en début de voyage (plus un) ont cessé, dans cette vague d'air froid, de fonctionner à plein et de me propulser sans raté vers le troisième palier de ma décoration intérieure.

Les lois inamovibles et strictement fatales de la pharmacie sont consuées. Pour la première fois dans l'histoire de la Confédération qui m'ensable, l'invariance spansulée se met à varier dangereusement; le mouvement suisse se détraque. J'ai le sentiment qu'un terroriste a sucé tout le carburant que je gardais en réserve; un petit hypocrite qui, chaque dimanche, joue les enfants de chœur à la First Church of Canada. Je m'affaisse en plein ciel, victime d'un stratagème de la guerre psychologique. Trois coups frappés à la porte, répétés avec une régularité maniaque et plusieurs fois; et cela a suffi pour briser ma courbe euphorisée. Le charme est rompu, la bio-chimie bafouée. A peine croyable, je me sens fatigué : c'est un peu comme si j'avais survécu à Mach 12, traversant autant de fois le mur du son qu'on a frappé de coups à la porte. Je suis épuisé. Si ça continue, je vais dormir les yeux ouverts — comme Joan, en ce moment même, dort dans son coffret de sûreté, à l'abri des singes onanomanes et des vols à main armée. L'excès même de mon investissement d'attaque a épuisé toutes mes réserves et je me demande si, en fin de parcours et au terme de ma nuit nyctalope, je n'aurai pas découvert que le Dunkelschock du célèbre professeur Delamare endort tellement il éveille. Ses propriétés de stimulation du S.N.C. sont en quelque sorte à double tranchant puisque l'intensification générale du tonus se relâche soudain lorsqu'un sale anglican dégénéré, déguisé en destin, vient frapper à votre porte. Cela s'éclaircit : en fait, l'agent psychomoteur porte sur la région pédonculaire et l'émotion contre-tonique (première conclusion) n'atteint donc pas le pédoncule. Le siège de la peur se trouve être diffus, dans la mesure du moins ou il n'est pas encore localisable; tandis qu'on sait fort bien que les psychotoniques n'agissent qu'en un point donné et que leur

efficacité se trouve réduite à zéro sous l'effet d'un agent dépres-  
seur : événement, lésion organique, peur, etc . . . A demi envahi  
par un sommeil que je mérite, je mesure quand même l'importance  
de ma découverte sur le plan de la pharmacologie. Je viens  
d'expérimenter moi-même, rat blanc dûment mandaté par une  
sous-race de colonisés, l'inefficacité du doping incantatoire contre  
la chienne indécente et nue, cette peur inavouable qui fait trem-  
bler ! La peur a encerclé la flamme génératrice et, avec la peur,  
c'est l'existence intolérable avec ses aléas et ses périodes rampan-  
tes, c'est la vie courante immobile qui vient d'affirmer sa prédo-  
minance brutale sur l'agent psychotonique qui n'a pas attendu  
de midi à quatorze heures pour se transformer en agent double,  
me faisant ainsi basculer sans transition dans la glue noirâtre  
qui me monte à la gorge. Je m'endors; le maudit naturel revient  
au galop et pourtant avec lenteur, selon la progression hypocrite  
de l'engourdissement et de la fatigue. Les paupières descendent  
d'elles-mêmes sur les dernières molécules psychomotrices qui me  
permettent encore d'agencer mollement les résultats intuitifs de  
ma découverte géniale . . . Je l'ai tuée. Et sa dépouille mortelle,  
exposée en chapelle ardente, m'infère dans une nuit blanche  
interminable, qui n'en finit plus. J'ai peur. Le sommeil vient trop  
lentement; il vient un peu et s'en retourne, il recommence et cela  
m'épuise, car je vois encore Joan couchée nue dans son catafalque  
et je voudrais la recouvrir d'un grand voile sombre, l'oublier . . .

HUBERT AQUIN